

Prologue

Il allait mourir. Plus rien ni personne ne pouvait le sauver. Assis sur un banc de bois dans la charrette des condamnés, avec ses compagnons d'infortune dont il ignorait tout, il savait qu'il serait le premier. Il laissa errer son regard sur la foule curieuse, avide de spectacle et de sang. Son sang. Malgré la chaleur, un frisson le parcourut... Il était terrifié, se l'avouait sans honte, mais personne ne le saurait. Il garderait la tête haute jusqu'au bout. *Jusqu'à ce qu'elle ne soit plus sur mes épaules*, songea-t-il avec un soupçon d'ironie. Il voulait rester digne pour ceux qu'il laissait derrière lui, ceux qui s'étaient battus pour lui. Pour qu'ils n'aient jamais à rougir de leur engagement, pour qu'ils ne regrettent jamais d'avoir cru en lui. Pour que personne ne puisse dire à ses enfants qu'il était mort en lâche. Ils pourraient le pleurer avec fierté, penser à lui avec orgueil. Peut-être même, un jour, prouver son innocence.

Il allait mourir. Franchissant les derniers pas qui le menaient à l'échafaud, il ferma les yeux un instant, essaya de ne plus entendre la rumeur grondante qui venait à lui pour ne plus penser qu'à ceux qu'il aimait. Grâce à eux, il parvenait à demeurer calme, froid. Lorsqu'il rouvrit les paupières, un vertige le saisit à la vue de cette mer houleuse de visages menaçants et cruels. La foule lui semblait encore plus proche, plus dangereuse. Pourtant, qui parmi eux le connaissait ? Pourquoi cette excitation à l'idée d'une exécution ? Il n'était jamais parvenu à comprendre le plaisir morbide des hommes à voir mourir l'un d'entre eux. Pas plus qu'il n'avait compris le plaisir que l'on pouvait prendre

à tuer lorsqu'il s'était engagé dans la Grande Armée autrefois. Il haussa les épaules. À quoi bon se poser tant de questions maintenant que tout s'achevait ?

Il allait mourir. Encore quelques secondes et tout s'arrêterait. Les mains liées dans le dos, il fixa la guillotine qui l'attendait. Un homme pleurait derrière lui. Un autre gémissait. Il demeurait de marbre. Un rayon de soleil fit briller le triangle d'acier. Il fit encore un pas vers lui. Et parcourut la foule du regard une dernière fois. Elle avait promis d'être là. Elle voulait être la dernière personne qu'il regarderait avant... Le bleu de ses yeux... Ce serait la dernière image qu'il emporterait. Il ne pouvait souhaiter mieux. Enfin, il la vit, au premier rang, entourée par des hommes qu'il reconnut avec surprise, la main de son fidèle ami posée sur son épaule. Qu'elle était belle... Il savait qu'elle ne serait pas seule et en fut rassuré. Il fit encore un pas, à la fois confiant et terrorisé...

Tout se précipita soudain sans qu'il comprenne ce qui se passait. Une lourde voiture attelée à quatre chevaux, encadrée de six cavaliers, surgit soudain. Des hommes, tous vêtus de noir, jaillirent en hurlant...

— Place, au nom du roi. Place.

Il vit quatre hommes monter sur l'échafaud, tendre au bourreau un pli fermé d'un sceau que l'homme brisa après une brève hésitation avant de le lire lentement. Le bourreau hocha la tête, croisa le regard de son prisonnier qui put lire dans ses yeux, à travers les trous de son masque, un mélange d'ironie et de surprise. Le bourreau le désigna d'un geste. Les hommes en noir s'emparèrent de lui sans ménagement, l'arrachant à l'échafaud. Il ne voyait plus rien, tous les visages se confondaient. Il essaya de la retrouver dans la foule pour savoir si elle savait ce qui arrivait. Mais il avait perdu toute notion de l'espace. Suffoquant, brisé d'épuisement et de peur, il sentit qu'on le jetait dans la voiture dont la porte se referma sur lui, le plongeant dans l'obscurité la plus totale. Le cortège s'ébranla aussitôt.

Il ignorait si on le conduisait vers la vie ou vers la mort...

Trente et un ans plus tôt, à Paris...

L'orage avait éclaté quelques minutes auparavant, une bourrasque aussi inattendue que bienvenue tant la chaleur était étouffante. De violents et brusques éclairs venaient éclairer la chambre sordide de la jeune fille. La pluie se heurtait aux vitres closes secouées par le vent mais aucune des trois femmes réunies dans la pièce ne prêtait attention au déchaînement des éléments. Le visage tendu par la peur et la douleur, des mèches de cheveux clairs plaquées par la sueur sur ses joues écarlates, épuisée, à bout de souffle, la jeune fille retomba sur ses oreillers avec un ultime cri de souffrance. Elle venait de donner la vie et les cris du nourrisson lui arrachèrent un sanglot. Elle tendit des bras tremblants vers la sage-femme qui emmaillottait déjà le nouveau-né.

— S'il vous plaît, rien qu'un instant...

L'interpellée se tourna vers l'autre femme qui se tenait légèrement en retrait. Elle n'avait pas dit un mot, ne s'était pas approchée de la jeune fille même lorsque celle-ci avait tendu sa main vers elle en l'implorant. Elle demeurait froide, comme insensible. L'image même de la sévérité.

— Madame ?

Elle s'approcha enfin du lit, dévisagea la jeune fille avec dureté mais ne tenta pas de la consoler ni d'essuyer les larmes qui coulaient sur ses joues.

— Allons, reprenez-vous. Cela ne servirait à rien. Laissez partir ce bâtard et oubliez toute cette sordide histoire. Personne ne doit savoir. Dans quelques mois, ce cauchemar sera effacé de nos vies.

— S'il vous plaît, rien qu'un instant. Par pitié...

— N'insistez pas, c'est non. Faites-vous une raison. Vous tiendrez dans vos bras les enfants nés d'une union légitime et honorable.

— Mon bébé...

— Un fruit gâté. Rien de plus. Assez de larmes.

Elle s'éloigna du lit, lança des ordres secs à la sage-femme sans même la regarder et sortit d'un pas vif. Dans le corridor, elle se laissa aller à un instant de faiblesse. Le front appuyé contre le mur, elle fut un instant tentée de rentrer dans la chambre, de prendre la malheureuse dans ses bras et de s'extasier avec elle sur la beauté de l'enfant. Mais il ne le fallait pas. Elle n'en avait pas le droit. Elle se redressa, ferma son cœur aux sanglots qui lui parvenaient à travers la porte et se dirigea vers la pièce voisine où un homme de confiance attendait. De leur silence dépendaient leurs vies et celle du nourrisson...

La jeune accouchée, le visage ruisselant, jeta un regard désespéré à la soignante qui hésita un instant avant de déposer le paquet de langes dans les bras de sa patiente.

— Embrassez votre fille, vite. Il faut que je l'emmène. Si on nous surprend...

Elle se tut. La jeune fille ne l'écoutait pas. Ses yeux étaient rivés au visage de l'enfant, ses lèvres en caressaient le front, les joues, les yeux, le nez minuscule... Tout l'amour qu'elle portait en elle la submergea et elle serra son bébé contre son cœur...

— J'ai une fille... une fille... une petite fille. Je ne veux pas qu'on me la prenne. Elle est à moi. Elle est tout ce que j'ai.

Émue, la sage-femme tendit les bras pour reprendre l'enfant.

— Allons, il faut me laisser faire maintenant. Ni vous ni moi n'avons le choix, vous le savez bien.

— Encore une chose, s'il vous plaît. La dernière. Ouvrez le premier tiroir de cette commode. Vous y trouverez un petit étui

de velours noir. Glissez-le dans ses langes. C'est pour elle. Pour qu'elle sache que je l'ai aimée malgré tout. Je n'ai rien d'autre à lui offrir.

— Un jour peut-être pourrez-vous donner beaucoup plus...

— Non, je sais que je ne la reverrai pas.

Leurs regards se croisèrent, restèrent un instant rivés l'un à l'autre. Elles surent toutes deux que ce secret les liait à jamais, qu'un lien indéfectible venait de se créer entre elles. La sage-femme obtempéra, dénoua les langes pour y glisser ce cadeau de la mère à l'enfant et resserra les liens autour du petit être qui lui était provisoirement confié.

— Prenez soin de vous.

— Prenez soin d'elle.

Elles avaient parlé en même temps et hochèrent la tête dans un mouvement similaire. La sage-femme quitta les lieux, serrant contre elle la petite fille. La jeune mère tenta de suivre le bruit de ses pas, guetta le roulement de la voiture qui emmenait cette part d'elle-même vers une destination inconnue. En vain. La tempête qui grondait au-dehors brouillait les sons. Effaçait toute trace de l'enfant. Emportait dans le vent son chagrin et sa jeunesse.

Quelques années plus tard, aux environs de Nantes...

La pluie tambourinait sur la petite vitre et ruisselait sans discontinuer depuis des heures. Le garçonnet, front collé au carreau, fixait d'un œil absent la cour de la ferme. Il s'ennuyait. Ordinairement, il ne craignait pas les averses, trouvant même un certain plaisir à courir dans les chemins détrempés, glissant dans l'herbe, levant la tête pour sentir la fraîcheur bienfaisante sur ses joues, ouvrant la bouche pour avaler les gouttes. Plus encore, il aimait la campagne lorsque la pluie venait de cesser, le bref instant de silence, entre le crépitement des gouttes sur les feuilles et le chant des oiseaux qui saluaient le retour du beau temps de leur joyeux gazouillement ; il goûtait la poésie d'une

perle d'eau qui glissait lentement le long d'une feuille pour se perdre en cercles multiples et irisés dans une flaque ; il respirait les odeurs de la terre humide, de la nature qui revenait à la vie après ces minutes d'assoupissement, cette campagne dont il était pétri jusqu'au plus profond de lui et qu'il aimerait, il le savait, même lorsqu'il serait loin, très loin de cette ferme où il était né. Ce jour-là, il n'avait pu sortir, sa mère l'ayant intercepté au moment où il allait franchir la porte.

— Tu vas encore me revenir tout crotté. Il y a du travail à faire ici.

— Mais je voulais aller aider papa aux champs...

— Et comme d'habitude, tu vas traîner en route et t'amuser à sauter dans les flaques. Il rentrera tôt de toute façon, il n'a pas besoin de toi. Tu vas éplucher les légumes pour la soupe de ce soir. Ensuite tu nettoieras la table.

Il n'y avait rien à dire et il s'était résigné en soupirant. Pourtant, depuis plusieurs minutes, profitant de l'inattention de sa mère, il délaissait ses corvées pour regarder la pluie tomber, suivant du doigt les gouttes qui se livraient à une course effrénée pour arriver les premières au bas de la vitre.

— Landry ! C'est ainsi que tu travailles ?

Il sursauta, se retourna à demi pour s'excuser. C'est alors qu'il la vit, du coin de l'œil, près du chêne qui marquait l'entrée de la cour, petite silhouette fragile secouée par le vent. Elle s'appuyait d'une main à l'écorce rugueuse et semblait fixer obstinément la maison. Il ne pouvait distinguer ses yeux mais il savait qu'elle l'avait reconnu, derrière la vitre, et qu'elle l'observait, autant que la distance le lui permettait. Elle l'attendait.

— Julie est là. Je dois la rejoindre.

Il s'élança vers la porte, se saisit de la poignée mais sa mère referma le battant et s'y appuya. Le visage fermé, elle lui désigna la table du menton.

— Tu as du travail.

— Mais Julie m'attend.

— Ne t'occupe pas d'elle. Je t'ai déjà dit que je ne veux pas que tu t'amuses avec cette fille.

— Elle est venue pour moi. S'il te plaît...

— Non. Ne t'approche pas de la fenêtre. Elle finira par partir.

La gorge nouée, Landry reprit sa corvée. Il jeta les légumes dans l'eau et commença le nettoyage. Il essayait de temps à autre de jeter un coup d'œil à la fenêtre mais il savait que sa mère le surveillait tout en filant sa laine. Il ne parvenait pas à chasser de son esprit l'image de la petite fille qui l'attendait. Elle ne partirait pas, il en était certain. Un mugissement étouffé à l'arrière de la maison lui arracha un sourire. Son père rentrait ; il comprendrait peut-être... Quelques minutes plus tard, le chef de famille entra dans la pièce, se débarrassa vivement de sa veste trempée et s'approcha du feu pour se réchauffer. Sa femme lui tendit un verre de vin qu'il but d'un trait avant de la remercier d'un sourire.

— Impossible de travailler avec ce temps. Je n'arrive à rien. Il faut pourtant bien labourer...

— Paul, voyons ! Les champs peuvent attendre. Tu pourras en profiter pour réparer la porte de la grange. Et les étagères dans la resserre ne tiennent plus...

Il sourit à son épouse, lui serra l'épaule d'un geste tendre.

— Tu as raison, je ne suis pas à une journée près et il y a toujours du travail dans une ferme.

Il tira alors d'un coffre quelques outils, des morceaux de bois et des chutes de tissus. Assis devant la table, il se mit au travail sous l'œil un brin moqueur de sa femme.

— Encore une poupée ! Tu en as déjà taillé deux douzaines. Elles ne rapportent guère à la foire.

— Je sais mais les enfants les aiment et viennent avec les parents. Et ces parents voient alors les assiettes, les écuelles et les bols.

La femme haussa les épaules et sourit de manière à lui signifier qu'elle n'était pas dupe. Son époux adorait les enfants et rien ne lui plaisait plus que de voir une fillette sourire en emportant une poupée ou un garçonnet serrer contre lui les petites quilles de bois que ses parents lui avaient offertes pour quelques sous. Et, contrairement à ce que disait son homme, les adultes ne

regardaient pas toujours les jolis bols qu'il creusait patiemment chaque soir après le souper.

Landry, qui connaissait bien son père, profita de ce moment d'intimité familiale.

— Julie est là dehors qui m'attend.

— Landry ! Elle est sans doute partie maintenant. Oublie-la et laisse ton père travailler.

Le père, cependant, s'était levé et observait à son tour la petite fille, toujours sous le chêne. Elle était immobile, laissant la pluie la tremper. Il remarqua aussi qu'elle était pieds nus malgré le mauvais temps.

— Tu te trompes, Marthe, elle est toujours là. Pauvre petite...

— Papa, nous ne pouvons pas la laisser dehors, n'est-ce pas ?

L'espoir vibra dans la voix du petit garçon. Il évitait de croiser le regard de sa mère, sachant déjà quels reproches elle lui adresserait dès qu'elle le pourrait...

— Je te dis qu'elle finira par partir.

— Marthe, elle a cinq ans à peine. On ne peut pas la laisser là.

— Je ne veux pas de cette enfant chez moi. Tu sais ce que j'en pense. Elle me met mal à l'aise...

— Tu ne peux pas lui reprocher ce que sont ses parents. Elle n'y est pour rien. Cette fillette deviendra ce que nous tous ferons d'elle. En la rejetant, nous en ferons une sauvagionne. En l'acceptant et en l'aidant, nous en ferons une enfant comme les autres.

— Elle n'est pas comme les autres !

— Elle n'est pas différente des autres enfants du village. Elle ne demande qu'un peu d'attention. Landry, va la chercher. Elle attendra ici la fin de l'averse et, ensuite, tu la raccompagneras chez son père.

Le garçon était déjà à la porte. Il courut au grand arbre, prit la fillette par la main et la ramena dans la pièce. Elle grelottait, ruisselante, mais n'osait avancer. Elle n'était jamais entrée à l'intérieur de la ferme et ne savait comment se tenir. Gentiment, le père de famille lui désigna la cheminée.

— Tu peux te réchauffer, petite.

Elle avança lentement, tendit ses petites mains vers la flamme, tremblant de tous ses membres. Paul attrapa un châle de laine et voulut le poser sur ses épaules. Sa femme intervint alors.

— Mais enfin, ce n'est pas ainsi qu'il faut procéder. Il faut lui enlever ses vêtements et les sécher.

Elle s'était levée et, joignant le geste à la parole, elle jeta le châle sur sa chaise, dépouilla la fillette de son corsage et de sa mauvaise jupe de toile, trop courte et déchirée en plusieurs endroits.

— A-t-on idée de laisser un enfant courir les champs attifée de la sorte ? Est-elle donc crasseuse cette petite ! Je ne peux quand même pas accepter ça chez moi...

La fermière, malgré ses réticences premières, n'avait pas supporté de laisser sans soin la petite fille que le hasard, son mari et son fils avaient posée devant ses yeux. À l'aide d'une serviette humide, elle débarbouilla le visage, les mains, les bras de l'enfant qui se laissait faire, surprise et intimidée d'être au centre des attentions de la famille. Marthe la sécha et l'entortilla enfin dans son châle pour la réchauffer. Puis, Landry lui fit signe de venir s'asseoir près de lui, devant la table. Pendant ce temps, Paul avait rempli un bol de lait qu'il tendit à la petite avec un bon sourire. Elle but à longs traits, goulûment, et reposa le récipient avec un soupir de satisfaction. Elle adressa un timide sourire au fermier pour le remercier. Il reprit ses outils, jeta un coup d'œil à sa femme qui observait l'enfant avec dans le regard une étrange expression, mélange de pitié et d'attendrissement. Son cœur de mère ne résistait pas à cette détresse enfantine. Comme elle, il avait vu, sur les bras nus de Julie, les traces laissées par les coups qu'elle recevait régulièrement et il savait qu'elle était tout aussi attristée et révoltée que lui. Landry était leur unique enfant mais ils avaient ensemble rêvé d'une nombreuse descendance. Un an avant leur fils, un premier garçon était né qui n'avait vécu que deux mois. Les déceptions avaient ensuite succédé à l'espérance suscitée par quatre grossesses consécutives et, depuis maintenant cinq ans, leur mariage était resté stérile. Ils reportaient donc tous leurs espoirs sur leur fils de

neuf ans mais Paul savait déjà que son garçon ne reprendrait pas la ferme après lui. Intelligent mais rêveur, travailleur mais distrait, Landry rêvait déjà d'ailleurs et son père savait qu'un jour, l'oiseau s'envolerait pour des horizons bien différents.

— Landry, lis-nous quelque chose, tu veux ?

Le gamin sourit, prit sur une étagère un petit livre de contes un peu usé par les nombreuses manipulations de ses mains d'enfants. Chaque fois que le colporteur passait ou que son père se rendait à la foire, il lui ramenait l'un de ces ouvrages qu'il lisait et relisait en attendant le suivant. Landry, d'une voix bien timbrée, entama le récit, jetant de temps à autre un regard en coin à la fillette. Tout comme Paul, il ne tarda pas à remarquer que l'attention de Julie était attirée davantage par le travail du père que par la lecture du fils. Le fermier fit une grimace à la petite qui gloussa en cachant son visage dans ses mains. Il lui tendit alors le petit pantin de bois qu'il venait de finir :

— Il te plaît, petite ? Il est à toi. Prends...

L'enfant tendit une main timide qu'elle recula aussitôt. Devant son hésitation, il insista gentiment. Finalement, elle s'empara de l'objet convoité et le serra contre elle avec ferveur, dardant sur l'homme un regard lumineux, empreint de surprise et de reconnaissance. Elle se laissa glisser à terre et vint s'asseoir devant la paysanne dont le tricot s'allongeait rapidement entre ses doigts agiles. Sourcils froncés, elle fixait les mains de la femme, cherchant à percer le mystère de ce travail. Marthe sourit, passa sa main dans les cheveux emmêlés :

— Tu voudrais que je t'apprenne ?

De nouveau, le regard de la fillette s'éclaira et elle hochait vigoureusement la tête.

— Il est trop tard pour aujourd'hui mais tu pourras revenir. J'irai en parler à ton père pour qu'il t'y autorise.

À ces mots, Landry et son père échangèrent un sourire mais Julie baissa la tête. L'allusion à son père l'effrayait et ce sentiment se mêlait à la joie qu'elle éprouvait à recevoir soudain tant d'affection.

La pluie cessa enfin. Landry raccompagna chez elle la fillette qui, serrant toujours son pantin contre son cœur, se retourna plusieurs fois pour saluer de la main les fermiers. Au moment du départ, Paul l'avait embrassée sur le front et il lui semblait encore sentir la caresse un peu rugueuse de sa moustache sur sa peau. Julie n'avait pas prononcé un mot de l'après-midi. Elle avait tout juste cinq ans et découvrait ce que pouvait être la tendresse d'un père.

Marthe, au lendemain de cet après-midi de pluie, surmonta ses réticences, vint trouver le père Chesnay et lui demanda l'autorisation de prendre sa fille chez elle durant la journée. Elle expliqua que l'enfant avait besoin d'apprendre les tâches ménagères et qu'elle ne pouvait vivre indéfiniment comme une sauvageonne. Elle fut soutenue par le grand-père qui lui adressa maints regards de reconnaissance : il adorait la petite mais ne pouvait lui témoigner son affection devant son fils dont la brutalité s'exacerbait à la mesure de la tendresse manifestée par le vieil homme.

— Je lui apprendrai à cuisiner, à coudre, à tenir une maison. Tout ce qu'il faut pour que vous puissiez la marier convenablement le jour venu.

— Accepte, fils. Au moins, nous saurons toujours où est la petite. Tu sais si je m'inquiète quand elle disparaît pendant des heures. Et les leçons d'une femme lui seront utiles ici également. Elle pourra les mettre à profit pour nous aider.

Le père Chesnay hocha la tête. Il ne songeait nullement à marier sa fille, non en raison de son âge mais bien parce qu'il savait qu'aucune famille des alentours ne voudrait d'elle. Si elle trouvait un jour un mari, elle devrait se débrouiller. Quant à lui, pas question de dépenser un sou pour les noces d'une gamine dont il n'avait jamais voulu. Cependant, l'argument de son père touchait plus juste. L'ordinaire des repas était médiocre, un savoir-faire serait le bienvenu. De même pour le ménage et la lessive. Et puis, songeait-il, dans quelques années, il pourrait

la placer dans une maison de la ville et toucher ses gages. Au moins, avec le temps, elle se rendrait utile.

— Et pour les repas ? Il faudra qu'elle apporte son dîner ?

— Non, elle mangera avec moi. Mais j'aimerais qu'elle porte de meilleurs vêtements et des sabots seraient bienvenus. Je ne veux pas d'une souillon dans ma cuisine.

À ces mots, l'homme rougit de colère. Il n'entendait nullement fournir un trousseau, encore moins des souliers. Il hésita puis une idée l'effleura qui lui arracha un sourire. Il ouvrit un coffre de bois, en sortit des hardes défraîchies qu'il mit dans les bras de la fermière.

— Vous voulez lui apprendre à coudre. Taillez-lui des vêtements là-dedans. Ça appartenait à sa mère, normal que ça lui revienne.

Marthe serra les dents pour ne pas protester contre l'avarice de l'homme. Des tissus qu'elle tenait émanait une détestable odeur de moisi et de renfermé et elle se demandait ce qu'elle pourrait en tirer.

— Et pour les sabots ?

— Elle n'en a pas besoin. Elle est habituée à aller pieds nus.

— Je lui en achèterai. J'en ai bien le droit.

Pour une fois, happé par l'exemple de leur visiteuse, le vieil homme osait braver son fils. Il sourit à Julie, assise sur un des barreaux de l'échelle qui montait à la soupente et qui ne perdait pas une miette de la conversation. Les yeux de l'enfant brillaient d'excitation. Le père haussa les épaules, jeta un regard de mépris au vieux et mit fin à l'entretien :

— Elle viendra dès demain. Mais je vous préviens, ne venez pas vous plaindre si elle se montre insupportable. Cette enfant est méchante et idiote. Elle ne comprend que les coups.

— J'essaierai de trouver une autre méthode.

— À votre guise, mais ne vous faites pas d'illusion, vous n'en tirerez pas grand-chose.

Marthe repartit en maîtrisant difficilement sa colère. Comment pouvait-il dire que cette petite fille était méchante ? Elle s'était montrée douce et docile la veille. Quant à la prétendre idiote,

elle ne savait qu'en penser... Il était vrai qu'elle n'avait pas encore entendu le son de sa voix.

Dès le lendemain, Julie se rendit donc chez les fermiers, chaussée de petits sabots de bois que son grand-père avait achetés quelques sous dans une autre ferme. Ils n'étaient ni neufs ni à la taille de l'enfant mais c'était tout ce que le vieil homme avait pu se procurer. Aussi gênaient-ils la fillette qui trébuchait presque à chaque pas sur le chemin qui la menait vers une nouvelle existence. À l'entrée de la cour, l'homme lâcha la petite main et la poussa doucement vers l'entrée. Il s'éloigna ensuite sans se retourner, sans avoir signalé sa présence, laissant la fillette plus seule qu'elle ne l'avait jamais été. Elle demeura un long moment près de l'arbre où était venue la chercher Landry puis osa avancer dans la cour. Ernest, le valet de ferme, la découvrit le premier et appela Marthe qui apparut aussitôt sur le seuil, un bon sourire sur les lèvres :

— Te voilà donc, petite ? Entre vite. Viens te réchauffer.

Julie obtempéra en tremblant, sous le regard sceptique du valet qui se demandait ce qu'il adviendrait de cette expérience. Il connaissait de longue date les Chesnay et, comme tout le village, détestait le père et se méfiait de cette enfant tellement silencieuse et pourtant effrontée à sa manière de fixer les adultes sans jamais baisser les yeux. Il se souvenait de la mère, connaissait sa mauvaise réputation et se demandait à quel point elle avait hérité des mauvais penchants de cette femme froide et étrange. Pourtant, il ne put s'empêcher d'éclater de rire quelques minutes plus tard en voyant l'enfant surgir pieds nus sur le seuil de la maison et s'enfuir vers la grange, poursuivie par Marthe dont le visage rougissait sous l'effort. Après quelques minutes d'une course effrénée, il attrapa lui-même la fillette et la tendit à la fermière qui cachait son hilarité sous une feinte colère.

— Je commence à me demander si j'ai eu raison de te faire venir ici.

Elle se voulait simplement bourrue mais elle comprit vite qu'elle avait effrayé la petite à l'expression qui passa sur son

visage et dans ses yeux. Elle lui sourit alors, la prit doucement dans ses bras. Elle sentit le souffle court de l'enfant contre son cou et en fut touchée. Elle comprenait à quel point la fillette devait être rudoyée chez elle.

— Allons, ce n'est rien. Je veux juste que tu sois propre pour que l'on puisse voir à quel point tu es jolie. Mais si tu veux, nous attendrons demain.

Julie passa alors ses petits bras au cou de la fermière, ferma les yeux et se laissa emporter. À l'intérieur, elle se dévêtit d'elle-même et se glissa dans l'eau tiède de la baignoire. Elle se laissa savonner, frotter, sécher et revêtir d'une petite chemise bien propre. Elle subit ensuite courageusement le peigne qui s'attaqua à la masse emmêlée de ses cheveux. Tout en s'occupant d'elle avec des gestes précautionneux, Marthe babillait, l'encourageait à se confier mais l'enfant demeurait désespérément muette.

Elles passèrent ensuite la journée à nettoyer et à reprendre les vieux vêtements de Julie. Attentive, l'enfant se penchait sur son ouvrage et s'appliquait tant qu'elle pouvait, le front plissé par l'effort. La peur d'être renvoyée chez elle ou de ne pas avoir l'autorisation de revenir la tenaillait. Aussi se mordait-elle les lèvres pour ne pas se plaindre à chaque fois qu'elle se piquait le doigt et s'efforçait-elle de donner satisfaction à son professeur.

À la fin de la journée, sur un geste de Marthe, elle ouvrit elle-même la porte à Paul et Landry qui rentraient des champs. Ils reconnurent à peine la petite souillon qu'ils avaient recueillie l'avant-veille dans cette fillette bien coiffée et vêtue de propre. Paul posa un baiser dans ses cheveux blonds tandis que son fils dévisageait sa camarade de jeu avec stupéfaction.

Les années s'égrainèrent.

Julie atteignit rapidement ses treize ans. Il ne restait plus rien chez elle de l'enfant crasseuse et sauvage qu'elle avait été. Désormais jeune fille, elle se rendait chaque matin chez les Findroy, vaquait aux occupations de la maisonnée, aidait Marthe

à préparer les repas, soignait les bêtes. Tout en travaillant avec ardeur, elle chantonnait toute la journée, ravissant chacun de sa jolie voix, dont les harmonies avaient parfois quelque chose de céleste. Par-dessus tout, elle aimait les fins de journée où l'activité s'apaisait et où elle pouvait s'adonner à ses activités favorites qu'étaient la couture, la broderie et le tricot. Marthe lui avait appris ces petits travaux et elle y excellait au point que la fermière lui confiait souvent ses propres vêtements et l'enfant ne se contentait pas de repriser une jupe : elle y ajoutait un galon de laine qu'elle embellissait de broderie. Devait-elle reprendre la manche d'une veste que Paul abîmait, elle l'ornait d'une série de festons parfaitement dessinés et symétriques. De temps à autre les fermiers lui offraient quelques pièces de tissu pour la remercier de son travail. Elle rougissait alors de plaisir et se mettait à l'ouvrage, de ses doigts habiles naissaient des fichus, des mouchoirs, parfois des coiffes. Elle redonnait une partie de ses travaux à Marthe qui les refusait d'abord, embarrassée de reprendre les étoffes qu'elle avait offertes mais Julie lui souriait doucement, poussait vers elle un joli bonnet brodé et secouait la tête. Elle n'avait pas besoin des articles qu'elle confectionnait. Les penser, les coudre, les embellir suffisait à son bonheur. Et quelque chose en elle refusait cette rétribution du travail qu'elle fournissait à la ferme.

Le soir, elle rentrait chez elle, parfois seule mais souvent accompagnée de Landry ou, plus rarement, de son père. Elle s'amusait de cette insistance qu'ils mettaient à l'escorter – le matin, elle cheminait seule – mais appréciait leur compagnie plus qu'elle n'osait le dire. Landry lui racontait les derniers livres qu'il avait lus, discutait joyeusement. Paul, plus posé, évoquait les semailles, les moissons et les prochains travaux à accomplir ; le plus souvent, il restait silencieux et se contentait de poser un baiser sur son front, de lui murmurer un tendre *Bonne nuit, petite, à demain* avant de s'en retourner tandis qu'elle retrouvait sa triste maison, son père plus ou moins ivre et son grand-père adoré qui l'attendait près du feu et dont le visage s'éclairait en la voyant. S'il n'y avait pas eu le vieil

homme, elle aurait eu bien du mal, chaque soir, à franchir le seuil de cette demeure sans âme où son père continuait de la mépriser et de la rudoyer malgré le temps qu'elle passait à entretenir les deux petites pièces où ils vivaient, à préparer la soupe, à recoudre les vêtements qu'il déchirait régulièrement dans les querelles d'ivrognes où il se laissait entraîner. Souvent, lorsqu'il rentrait de ces escapades alcoolisées, il rejetait sur elle la colère qu'il ramenait des tavernes puantes et enfumées où il buvait le peu d'argent qu'il gagnait. Les coups pleuvaient alors ; elle parvenait parfois à y échapper en escaladant l'échelle qui la menait à la soupente où elle dormait. En général, il renonçait à la suivre là-haut : il titubait tant que les barreaux lui semblaient se dérober sous ses pieds et parfois, son regard était si trouble, qu'il était même incapable de les trouver.

Cependant, elle n'avait pas toujours la chance de lui échapper et elle devait alors subir les gifles, les coups de pied, parfois même les coups de poing qu'il assénait sans retenue en l'insultant copieusement. Un soir, la maintenant par un poignet, il l'assomma presque d'un coup au menton avant de la précipiter face contre la table et de la frapper à coups de ceinture. Il alla ensuite se coucher tranquillement tandis qu'elle regagnait sa soupente d'un pas incertain pour essayer de trouver un improbable sommeil que la douleur faisait fuir.

Le lendemain, Marthe s'indigna devant le menton et le poignet bleuis de la jeune fille. Elle courut chercher son époux dans la grange qui s'emporta violemment dès qu'il vit Julie. Ordinairement, les gifles ne laissaient guère de traces sur son visage et elle cachait sous ses vêtements les ecchymoses qui marbraient ses jambes et son dos. Cette fois, bien sûr, elle n'avait pu les dissimuler. Elle tentait maintenant de fuir le regard des fermiers. Paul, hors de lui, arpentait la pièce en évitant de dévisager l'enfant. Enfin, il s'arrêta. Plongea ses yeux dans ceux de Julie. Frappa du poing sur la table, la faisant sursauter et reculer d'un pas.